

ÉDITORIAL

FRANÇOIS BADOUD

*Tous ces soleils morts, ces rayons posthumes qui mettent des millions d'années-lumière pour nous parvenir, les astéroïdes, tous ces fragments de vieux mondes fracassés, d'explosions, chancres et vieilles lunes rongées, croûtes, démangeaisons, rougeurs, lupus froid, lèpre dévorante, samie, et cette ultime goutte de lumière et la plus pure qui perle au plus haut des cieux et qui suinte, et qui va tomber..., n'est pas une larme ni une goutte de rosée, mais une goutte de pus. L'univers est en pleine décomposition.**

Bien plus que le statut de la sexualité et les débats sur la place à lui donner dans la psychogenèse des névroses et des psychoses, ou comme source, sublimée, de créativité, c'est la question du *Mal* qui occupa Jung durant sa vie. De très nombreux échanges, souvent polémiques, naquirent de sa conviction, affirmée et maintes fois répétée, que le *Mal*, nommé « mal absolu » par un des auteurs de ce numéro, est un élément en soi de l'âme humaine; le *mal* n'est pas *privatio boni*.

Nous pouvons penser que cette conviction s'enracine, pour Jung, dans des intuitions précoces, en particulier après ce rêve qui le bouleversa d'un excrément gigantesque, issu de Dieu, tombé du ciel, qui détruit la cathédrale de Bâle.

C'est une difficulté extraordinaire de *penser* le *Mal* comme existant en soi, et non pas comme *privatio boni*, c'est-à-dire comme un contenu de la Psyché réductible à des causes biographiques, historiques, économiques, religieuses ou sociales, et qui serait évitable, voire éradicable. Les réflexions et actions qui ont suivi les attentats du 11 septembre 2001 confirment cette difficulté. Les quelques tentatives de la recherche d'un *sens*, pour la Psyché collective, de ces tragiques événements sont noyées dans le flot des actions vengeresses (cet éditorial est écrit en mars 2003), des discours sécuritaires et d'une pensée plus manichéenne que jamais: un « axe du Mal » aux polarités si bien définies que même l'attribution du Nobel de la paix à l'ancien président Carter n'a en rien modifié la conviction, pour certains, que le *mal* est toujours ailleurs que chez (en) soi.

La difficulté à penser le « mal absolu » est accrue du fait que, osons l'affirmer, le *Mal* peut séduire, se montrer parfois en *beauté*, ce qui explique aussi, à notre avis, la fascination de ces images du

* Blaise Cendrars, *Le lotissement du ciel*.

fracassement des avions contre les tours, puis leur effondrement, contemplées inlassablement par certains, comme, à l'époque, l'explosion de la navette Discovery. Songeons aussi à la facture artistique des armes¹, pas nécessairement anciennes, et à ceux qui en font la collection: Mars est inséparable de Vénus. Que le *mal* nous apparaisse avec un certain esthétisme trouve sans doute, en littérature, une première expression dans *Une Charogne* de Charles Baudelaire.

Les différentes formes de violence, envisagées par les auteurs de cette treizième parution de *La Vouivre*, peuvent être comprises comme liées, d'une façon ou d'une autre, à cet élément irréductible de l'âme humaine, le *mal*. Cet élément, que nous ne confondrons pas avec les causes et modalités de sa mise en acte, causes bien réelles qu'il s'agit de combattre, les théories psychanalytiques l'associent au *non-représentable*, à l'*impensable*, à l'absence de *symbolisation* et de *mentalisation*, à des perturbations précoces, archaïques de la personnalité; en termes plus jungiens à une rupture des opposés archétypiques. Les textes de ce numéro révèlent par contre à quel point, en compensation, la violence donne à penser, très diversement, et qu'il s'agirait même d'une nécessité vitale. Au-delà des causes déclenchantes, ce qui est difficile à *penser* concernant la violence est son appartenance ou non, à l'humain, à l'*humanité*, question à laquelle, nous l'avons dit, Jung, sa vie durant, s'est attelé comme en témoigne la place prépondérante de ce thème dans sa correspondance. C'est cet aspect de la violence qui peut ébranler jusqu'au plus profond de leur personnalité ceux qui s'y trouvent confrontés, qu'elle fasse effraction de l'intérieur ou de l'extérieur. Car, contrairement au monde animal², il apparaît que l'homme tue démesurément, au-delà de toute «bonne» raison naturelle, économique ou politique.

Un patient, un jour, rêve que l'abat-jour de sa lampe de chevet est fait de peau humaine. La prise de conscience qu'il ne s'agissait pas *que* d'un contenu onirique malsain et personnel (il ignorait l'existence réelle de tels objets) sera vécue comme un véritable traumatisme. Le *mal* extérieur est le reflet du *mal* intérieur. Une autre patiente ne peut pas envisager que, délibérément, «on» ait voulu tuer, lors des attentats du 11 septembre, un maximum de gens et en reste, aujourd'hui, à une thèse personnelle d'une sorte de «raté» dans le plan des attentats.

Un autre patient, cadre dans une importante manufacture horlogère, m'autorise à rapporter l'événement qui s'est déroulé le jour suivant le 11 septembre 2001 et qu'il associa aux attentats: son atelier avait déjà fabriqué des centaines de cadrans de montre pour une

¹ J. Hillman, *Gorgo* 15, 1988.

² Konrad Lorenz, *L'Agres-sion*.

marque prestigieuse avant que l'on ne s'aperçoive que les chiffres marquant 5 et 7 heures avaient été intervertis, ce qui avait aussi échappé à trois contrôles qualité successifs. Nous verrions là, volontiers, l'image d'une perturbation des repères spatio-temporels collectifs.

«Faut comprendre l'ambiance» répond ce soldat israélien à un journaliste³, «on t'a préparé à la guerre, t'as une arme, t'as envie de tirer. C'est *humain*.» Rapporтер l'envie de tirer à l'ambiance, à la préparation à la guerre, nous apparaît déjà comme une rationalisation pour contenir l'angoisse et la culpabilité après la prise de conscience de ce soldat d'une envie de tirer, de tuer, sans que l'ordre lui soit donné, sans *raisons*. Alors il faut essayer de comprendre. On connaît bien des récits, poignants, liés à cet abyssal questionnement; ce jeune soldat russe, cultivé, qui entre à Auschwitz, épouvanté bien sûr par ce qu'il voit, *inimaginable*, mais également bouleversé par cette question: comment *penser* que Goethe, Beethoven et ce qu'il découvre horrifié s'enracinent dans une même culture. Et ce récit d'Emilio Lussu⁴: «J'avais en face de moi un officier, jeune, inconscient du danger qui le menaçait. Je ne pouvais pas le manquer. J'aurais pu tirer mille coups à cette distance sans en rater un seul. Il suffisait que j'appuie sur la détente: il aurait roulé sur le sol. La certitude que sa vie dépendait de ma volonté me rendait hésitant. J'avais en face de moi un homme, un homme! Un homme! (...) Tirer comme cela à quelques pas, sur un homme... comme sur un sanglier!». Cette pitié née de l'*imagination* et de la *pensée* confondante, que l'Autre, irrédutiblement, est mon semblable au sein de la même humanité, nous la retrouvons dans un fameux récit de Malraux qui relate la *fraternisation* des Russes et des Allemands face à l'horreur de l'emploi des premiers gaz de combat.⁵

J'entends de plus en plus de gens me dire qu'ils ne lisent plus les journaux, qu'ils ne regardent ou n'écoutent plus les informations; ces personnes sont souvent accusées de manquer de courage, de *dénier* la réalité et elles pensent souvent cela d'elles-mêmes. Est-ce si vrai, même si effectivement, bon nombre de gens évitent ainsi l'angoisse par cette forme de déni? Se détourner de ces images, trop violentes pour se mettre à *penser*, de ces informations qui attribuent à l'*autre* la source de nos maux, permet aussi, au contraire, d'accéder en *soi* à cette source du *mal* et de gagner un peu plus de conscience sur cette question.

Ce fameux 11 septembre 2001, peu après les attentats, un patient me téléphone pour me dire qu'il ne viendra pas à sa séance (il était *scotché* devant sa TV et internet) et me pose la question qui me désarçonne, car je n'étais pas renseigné sur ces attentats: «Monsieur

³ *Le Temps*, mercredi 15 mai 2002.

⁴ *Les Hommes contre*, 1997.

⁵ *Le Miroir des limbes, La Corde et les souris*, VI.

Badouf, savez-vous ce qui se passe dans le monde?» J'ai entendu : un psychanalyste peut-il être au courant du monde en regardant l'âme de ses patients et la sienne? La réponse est *non* quant à l'information sur des événements; il en va, bien sûr, tout autrement s'il s'agit du sens.

Dès lors, plutôt que de rapporter seulement à un déni de la réalité, à une fuite, le comportement de ceux qui ne veulent plus rien savoir des actualités du monde extérieur, ne pourrait-on y voir, sur le plan collectif comme individuel, un mouvement compensatoire de la Psyché qui nous contraindrait à comprendre autrement ces événements, en particulier ce qui concerne la violence?

En effet! Ce que je lis, vois ou entends de ces événements sont des informations qui fournissent des explications causales, des schémas de compréhension dont nous pourrions rapidement conclure, projectivement, que le Mal est toujours à l'extérieur, que les violences qui lui sont liées pourraient être supprimées si le contexte économique, social, religieux où elles fleurissent était modifié. Le Mal reste donc, dans cette perspective, *privatio boni*, raisonnement qui confond, bien sûr, les manifestations du Mal avec son enracinement archétypique tel qu'il peut apparaître par exemple dans les mythes et contes⁶ ou sous la forme du serpent au Paradis dont la présence ne répond à aucune cause ou circonstance. De plus, sur le plan de la typologie jungienne, ces informations s'adressent avant tout à la *pensée*, à la position rationnelle du Moi, et maintient dans l'indifférenciation la fonction opposée, le *sentiment* qui, seul, au travers de la révolte, de l'angoisse, de la souffrance, du refus qu'elles engendrent, mène à ce point mystérieux dans les profondeurs de la Psyché où se côtoient le bien et le mal. Ainsi ces explications par trop littérales et qui excluent le jugement de *valeur* ne permettent pas l'accès à la question du *sens* et à la reconnaissance au sein de l'âme individuelle et collective du Mal comme source de violences, de guerres, dont les manifestations, bien sûr, représentent, sur un autre plan, un problème auquel il convient de remédier.

Elles ne favorisent pas non plus la formulation d'une question très embarrassante: n'y a-t-il pas un amour *de* la guerre, un amour *en* la guerre? Un combat ne saurait se réduire aux «bons» motifs d'une guerre; la signification d'une bataille, son importance seraient aussi à trouver dans le combat lui-même, dans un combat aimé pour lui-même.⁷ Dans le film *Patton*, le général, un soldat mourant dans ses bras, l'embrasse, regarde le champ de bataille dévasté et dit: «J'aime ça. Dieu aidez moi, j'aime tellement cela. J'aime ça plus que ma vie». Au lendemain des premiers bombardements sur l'Irak, un jeune

⁶ M.-L. von Franz, *L'Ombre et le Mal dans les contes de fée*.

⁷ J. Hillman, *On the Love of war*, *op.cit.*

patient, 12 ans, me dit qu'il en est à la fois «content et pas content». Pour m'expliquer ce qui le contente dans cette attaque, il me dit «qu'il aime la guerre» (sic) parce que les armes sont belles et font un bruit qu'il apprécie. Comme il ambitionne de devenir soldat professionnel, dans l'armée russe ou américaine, peu importe (aimer le combat pour lui-même), il me précise qu'il ne gaspillerait pas des missiles en tirant sur les civils (il se contenterait de les écraser) mais les réserverait donc pour ferrailler contre (avec?) les vrais «amateurs» de guerre. Au-delà de toute une problématique personnelle, ce jeune adolescent dévoile des aspects du *mal absolu* de l'âme humaine.

Il nous semble donc qu'une voie pour endiguer les violences est la reconnaissance que le *Mal* appartient à *l'humanité* depuis toujours⁸ et qu'il fait, pour parodier J.-P Sartre, de chacun un homme «qui les vaut tous et que vaut n'importe qui». Nous verrions également l'expression de ce mouvement dans les manifestations qui rassemblent, dans le monde, des millions de personnes contre la guerre en Irak (mars 2003); même si et surtout si une guerre pouvait se «justifier», il y a là une recherche collective d'une voie radicalement autre, un mouvement de compensation de la Psyché collective. Cependant, en matière de violences, de guerre, pour que les revendications de paix et de désarmement aient une chance d'aboutir, un autre pas est à franchir: la reconnaissance d'un amour, parfois, d'une beauté, du mal et des violences qui en sont issues, la reconnaissance de la parenté d'Arès, dieu de la guerre, et d'Aphrodite, déesse de l'amour... et qui eurent un fils, Phobos, la peur, l'angoisse! Processus long et douloureux qui est celui, souvent, du travail analytique et auquel nous espérons aussi contribuer par cet ensemble d'articles qui forment le treizième numéro de *La Vouivre*.

⁸ *Le Monde*, 17 mai 2002, *Accès de violence chez l'homme de Neandertal*.